

# Lettres de Moscou

(Correspondance)

Haïla Hessou / Lucas Samain

Novembre 2016

Dimanche 06.11.16,  
Minuit passé depuis une heure

Lucas,

Je souffle, je commence – ... par mes notes, prises hier dans l'avion, dans le métro et aujourd'hui au GITIS et au théâtre.

Personne ne le sait, mais ce ne sont pas des nuages de coton qui flottent au-dessus de nous : c'est une épaisse banquise, sans cratères ni empreintes, toute grommeuse et bosselée. Je le sais moi, car je l'ai traversée.

Et comme au Groenland, elle fond cette banquise – ou se laisse facilement morceler par les ouvriers du ciel – grâce à eux, les avions passent.

-

Je souffle une fois

- un kilomètre de fumée

La neige est blanche, et noire

Dans le bus les vitres sont grises – on ne voit rien sinon les lumières rouges des lumières et des magasins (toi le premier, tu reconnais Leroy Merlin)

Tant de couleurs dans le brouillard.

-

On prend des photos, les premières

Dessus, tout le monde est amoureux

Je touche les épaules, les manteaux sont doux

- la tête posée quelques secondes dans le creux d'une capuche en fourrure, je pense à l'alphabet cyrillique.

Je ne sais déjà plus si j'essaye de parler

Français anglais ou russe

Ça coule de ma bouche

---

Le professeur.

Y a des nuances dans sa barbe et dans ses vêtements.

C'est l'hiver dehors mais sur lui l'automne reste encore un peu.

Il parle de son maître et soudain il est tout petit.

Puis la fin de la citation arrive, et l'espace se remplit à nouveau de sa présence. Une ombre – on l'appellera ange, fantôme ou esprit, vient de passer. Elle n'a rien emporté sur son passage... si ce n'est ma tête, qui vagabonde avec elle maintenant.

-

Première répétition électrique. Ici, j'encadre le mot, pour mieux le souligner ; les énergies suintent des murs et des corps des comédiens. Je suis assise sur une chaise, les pieds sur leurs pointes, par à-coups mes cuisses se contractent. J'ai envie de me jeter en avant, et en même temps, je suis tétanisée. Je vois le frottement de deux plaques tectoniques titanesques qui se meuvent et essayent d'aller dans la même direction (tout ça dans 30 m<sup>2</sup>). Je tremble, et pour une fois, ce n'est pas le café.

-

Nerveusement, le métissage se tisse. Et tous de rentrer les épaules, et tous de rester immenses malgré tout. La lumière du plafond trace le contour des regards qui se concentrent. On voit les cernes naissants, mais surtout les pupilles, bien vivantes.

-

Au théâtre. Devant moi, le monsieur triture son téléphone.  
Y a des chats sur son Facebook.

-

Moscou s'offre à nous depuis un peu plus d'une journée – le temps est généreux, il se dilate pour nous laisser le temps d'apprécier la nouveauté.

Il faudrait parler de la politesse. Cette femme, non, cette dame et cet étudiant qui fléchit les genoux et lui baise la main.

Et le manteau de neige qui se tricote sur le goudron.

Et cette école qui nous ouvre ses portes et ses bras.

Et tout le reste, mais le reste, je l'entraperçois à peine et pour mieux le voir demain, j'arrête ici ma première lettre.

La prochaine fois, oui la prochaine fois je te parle de Marina Tsvetaeva. Mais pour qu'elle m'habite, encore faut-il que j'atterrisse. (Mon corps a voyagé en avion mais ma tête, elle, voyage à cheval, laissons-là arriver. Le cœur est là, bien là, il voit tout, c'est le principal.)

PS : Fais des efforts quand tu écris. T'es pas médecin et je suis pas pharmacienne.

J'ai hâte de te lire,

Haïla.

Chère Haïla,

Ce matin, j'ai voulu me rendre au Вл. Маяковского Театр. Ce n'est pas tant qu'on m'en a dit du bien, mais enfin le théâtre est rouge et la figure de Vladimir décore les murs. J'ai trouvé portes closes. Bon... La Place Rouge n'est pas bien loin, pourquoi ne pas y aller, me dis-je. Après tout, même couleur (bien qu'autre Vladimir...). Il fait un froid à Moscou... comme un peu anormal pour la saison. Les Russes le disent eux-mêmes. Il neige. Beaucoup. Et sur le chemin, je songe à toute la démesure qui m'attend là-bas, entre GUM et Kremlin. Les clichés de Moscou défilent dans mon cerveau congelé : les toits en forme de gâteaux couronnent des façades multicolores pleines de colonnes compliquées, des policiers toqués d'au moins deux mètres inspirent décence et respect à la kalach, la neige, enfin, couvrant le tout... ultime glaçage, mais pas indigestion ! Au contraire, j'ai faim. J'approche. La neige est sale. Réellement, il fait gris. Gris jusque sur les murs. Je longe d'énormes immeubles reconvertis en hôtels, et rien qu'à les voir, ces hôtels, on s'imagine qu'ils n'ont pas toujours accueillis des touristes. Aujourd'hui, nous sommes le 07 novembre. C'est le 99<sup>ème</sup> anniversaire de la Révolution d'Octobre et... la Place aussi est fermée. Inaccessible. Toute barricadée et cernée de dizaines de bus hors d'âge (touristes ou militaires ?). La Place Rouge est fermée. Drôle d'idée. Fermée jusqu'à Midi. La Révolution a ses heures, aussi. Le Mausolée de Lénine, le GUM, le Kremlin, ils attendront demain. Des bouts de régiments marchent au pas. Oh, ils ne défilent pas, non. Je crois simplement qu'ils rentrent à la maison. Cela fait quelque temps que la parade est finie. Décidément, être à l'heure à Moscou m'est aussi compliqué que de traverser une rue. Cherchant quelque consolation sucrée, je m'éloigne rue Tverskaïa. J'emprunte un souterrain pour changer de trottoir et suis saisi par un vent glacial. Face à moi a surgi un petit Homme ventru portant cache-nez et caoutchoucs. Au moment de me dépasser, il me glisse à l'oreille : « Vive la Révolution, joyeuse et rapide ! C'est – l'unique grande guerre de toutes celles que l'Histoire a connues »...

Enfin, c'est ce qu'il m'a semblé. L'Homme a parlé russe et, naturellement, je ne suis pas sûr d'avoir tout bien compris... Un trio de policiers guettent des bandits un peu plus loin. Je m'approche pour demander ma route. Silence. L'un deux a ses lèvres presque collées à mon nez, avec une belle crevasse sur celle du bas. En russe, il me sourit. La crevasse de la lèvre inférieure m'indique le chemin et, s'élargissant, s'amuse doucement de mon accent. Le policier est joli. Un peu décontenancé, surpris surtout de l'affabilité des gens en armes, je balbutie « spaciba » et m'enfuis en chancelant.

Chère Haïla, mon cerveau décongèle.

Une jeune femme (je lui donnerais quinze ans) prépare devant moi un chocolat très à l'ancienne. Elle roule une tige de bois entre ses mains pour faire mousser la boisson. C'est charmant. Une dame élégante vient à l'instant d'entrer, apostrophant depuis la porte la jeune préparatrice... elle ne lui répond pas ! Pas un regard, pas un mot pour la cliente ! Avec un aplomb de duchesse, elle continue de faire mousser le chocolat. Dans ses yeux, un sourire. Ce sourire-là, je le jure, c'est celui d'une victoire, c'est la satisfaction d'un petit bonbon acidulé. Mais pourquoi ? Ça, je ne sais pas. Autour de moi, un château de carton-pâte. C'est plein de stucs et de symphonies classiques, de fausses dorures et de vrais serveurs en livrée. Sur la petite serviette de papier : Café Pouchkine. Je t'en reparlerai, je crois.

Bien à toi, chère Haïla,

Lucas

PS. Voilà trois jours que nous sommes à Moscou. Hier, par la fenêtre de ma chambre, il m'a semblé voir un chat. Mon premier dans la neige. Mais Haïla... vraiment immense, ce chat... J'ai même pensé à un adolescent déguisé ou un tigre en pleine croissance. J'ai dû rêver. Les radiateurs, ils sont taillés pour un monde soviétique et mon lit y est accolé. La température dans la pièce doit être de 30°. La vision du chat – sans doute un accès de fièvre.

Lucas,

Ta lettre est belle, y a des accents étranges (parfois ça sonne comme les deux dernières octaves sur les harpes celtiques : elles sont en cuivre.) Ok. Alors.

Je ne dors pas beaucoup, elles sont restées à Lille, mes 10 heures de sommeil quotidiennes. Par où on commence pour raconter, je veux dire, quand on est submergé ? Lucas, je suis paumée. Et dans mon cœur et dans la ville.

Quelques têtes nues et courageuses.

Et puis les dames de fourrure

Des couleurs

(La neige fond les enfants jouent dans la boue glacée  
Y a des tracteurs rue Arbatskaya)

Je ne suis pas chez moi ici. Les visages émaciés, tannés, souples, secs, marqués qui tirent tour à tour vers l'Asie ou l'Europe ----- mais tous sans soleil, tous blancs comme la neige qui tombe, féérique.

Sergueï veut que je joue. « I'm sorry, but you will play. » Je sais pas si ça va se faire.

Encore une chose. Ici dans la rue, les couloirs, tous me dévisagent autant que je les dévisage. Ça dure quelques secondes longues comme les allées ici. Lucas, je tombe dans mon cœur à chacun de ses regards. Tu imagines un peu ?

Mes prénoms préférés АРТЎМ ТИМУР
---

J'étais contente lundi d'être avec toi et Alissa devant le lac gelé de Boulgakov. Y avait personne, juste la poésie.

– Au retour, avec Mathias et Victoire, c'était une petite épiphanie. Perdus mais jamais tout à fait, il pleuvait comme mille vaches qui pissent sur mon visage et mon sourire... J'avais si chaud et à la froid si froid. J'étais comme, illuminée.

Mardi. Je te passe le détail du Boulevard Gogolevski, et puis la Cathédrale du Christ Saint-Sauveur, ses icônes bénies à 200 roubles.

---- Cimetière Novodievitchi. Là, j'étais paumée. Avec Mathilde, on se sentait vraiment seules avec notre plan russe, les tombes russes tout en cyrillique et Tchekhov, Maïakovski à trouver. Je me souviens, je marche dans les allées les pierres tombales sont belles, à l'intérieur d'illustres personnes mais... impossible de savoir qui. Deux russes nous ont montré les

tombes de Tchekhov, puis de Tchaïkovski. Et là, on marche. Maïakovski est tout près mais où ?

Mathilde me montre une tombe : « Celle-là ? »

МАЯКОВСКИЙ

Je déchiffre

МА – YA – KOV – SKI

Et là... Ça tremble, je te jure que ça tremble dans le ventre. Je me sens si petite. À en rougir.

Devant la tombe de Maïakovski mon nez coule, mes yeux aussi.

La statue de son visage en bronze me submerge. Je suis au bout du monde, ici, avec Maïakovski. Mais lui ne bouge plus. C'est fini.

-

Je tremble. C'est pas la fatigue. C'est pas le froid. C'est pas le café. Non, c'est la ville si droite qui bouge si vite. Mes doigts en ont le tournis.

-

Et maintenant, il faut que je te parle encore, encore du spectacle que nous sommes allés voir au Gogol Center. Les Âmes mortes de Gogol. J'ai jamais vu une pièce qui m'a fait cet effet là. Ça fait deux jours, et dès que j'y pense... J'y suis encore. Y a un bout de moi qui est resté au Gogol Center, ce soir là. Tu sais, l'acteur qui disait tout le temps « Tchitchikov, Tchitchikov... ». Ça y est, je connais son nom :

Михаил Тройник

Mihail Troïnik

Quand on applaudissait et que je pleurais, je voulais lui crier : « Regarde-moi ! Regarde-moi et vois comme tu m'as chavirée ». Mais je sais pas dire ça en russe, alors j'ai juste continué à pleurer. Il avait les mêmes yeux que Paul Newman qui joue Brick dans le film La Chatte sur un toit brûlant. Lorsqu'il parle au père et qu'il se met à pleurer. Je te montrerai le passage.

Et puis, il me faisait penser à Neal Cassady, l'ami de Jack Kerouac. Dans sa folie, son énergie...

Et...

Il y a la critique russe, Arina, qui m'a dit qu'elle le connaissait et devant mon émotion, elle m'a proposé d'organiser une rencontre. Bon, du coup, j'ai pleuré à nouveau.

Je suis ultra sensible ici. J'ai jamais vécu autant, aussi vite, jamais – mais je suis heureuse, Lucas, vraiment. C'est plus intense.

J'arrive pas à prendre des photos ici... Elles sont trop plates, fades par rapport à ce que je peux voir en réalité.

Lucas, je file t'envoyer la lettre, c'est-à-dire, je mets mon manteau et je file au GITIS.

Une dernière chose : pense à moi et envoie-moi quelques bonnes ondes sinon je vais éclater d'émerveillement.

Baka, Lucas !

Haïla.



Chère Haïla,

Avant-hier, je crois que j'ai compris. C'est la Cathédrale du Christ Saint-Sauveur, tout est là ! « Détruite à l'explosif » sur ordre de Staline, reconstruite « à l'identique » à l'aube des années 2000, tout est là. Cette ville est un parc d'attraction aux enseignes en néons cyrilliques. Novy Arbat et ses immeubles de vingt étages, ses bars à thés et ses balançoires : une foire moderne dans le pur goût « US Empire ». Mais, la nuit... la nuit, tout est là. Haïla, on dit que Paris est la Ville Lumière. On ment. C'est Moscou. Il est un instant, aux environs de 18 heures, où cela ne peut pas nous échapper. Un ciel comme une chapka noire et sinistre MAIS la multitude des lampes, des dizaines sur chaque façade de chaque immeuble de chaque boulevard. L'architecture soviétique est une fantaisie bipolaire. Le jour, l'énormité des volumes et des lignes te cloue au sol, et frappe ton crâne sur les bandes jaunes des passages pour piétons. L'Hôtel Four Seasons de Moscou, quand j'essaye d'en fixer une fenêtre, a l'air de s'enfoncer, de se distordre. Un immeuble kafkaïen. Et gris, gris. Même les murs pastels, les bleus, les rouges, les peintures trop fraîches, trop idéales, elles sont grises.

Mais, la nuit. Alors là, tout s'anime. Les architectes du régime avaient-ils pensé « La Nuit » ? Savaient-ils que les jeux de clair-obscur sur les façades géométriques de leurs immeubles à mille lignes serviraient de zone d'ombre dans cette grande ville où rien n'échappe à rien ? Étaient-ils dissidents noctambules ? Les façades, la nuit, sont comme un réseau compliqué de ruelles. Les dictatures tracent des boulevards parce qu'elles ne souffrent pas la concurrence des bandits de coin de rue... Avant-hier, donc. J'ai écouté le jeu de cloches du Christ Saint-Sauveur et, d'un pont, observé Moscou. Dans l'ombre naissante, tout semblait enfin réel et le marbre et le béton pouvaient bien avoir été posés la veille, qu'est-ce que cela pouvait me faire ? Le ciel était noir, les rues oranges, voilà qui est bien, voilà qui était bon. Les cloches ? Elles ne sont qu'un prétexte au soir qui tombe. Toujours, leur bruit me paraîtra suspect.

Je n'arrête pas de songer à ce que m'a dit l'Homme Ventru l'autre jour : « Vive la Révolution, joyeuse et rapide ! ». Vive la Révolution.

Donald Trump a été élu Président des Etats-Unis, hier. Je ne veux pas en parler aujourd'hui. Demain. Aujourd'hui, je préfère te parler de mes chats. Leur taille me laisse songeur. Un roux tacheté de blanc s'est approché de l'immeuble cette nuit. La taille d'un demi-vélo. Quoique moins grand que celui du premier jour qui devait bien faire un vélo et demi.

Lui et quelques autres, plus petits (10 ou 12 kilos, tout de même, à vue d'œil), lui et quelques autres, donc, se sont retrouvés près du local poubelle, comme pour discuter. Un désaccord manifeste s'est soldé d'un coup de griffe véhément. La réunion a pris fin, en silence, tous se sont dispersés. Certains allaient par deux ; d'autres, bougons, préféraient regagner seul leur chez-eux de chats.

Le dernier à partir est resté longtemps assis sous un banc. Il avait l'air de regarder la neige tomber. Mais, il ne neigeait pas, hier. Enfin... disons qu'il regardait quelque chose et que ce quelque chose avait un mouvement doux et lent. Peut-être une feuille prise quelque part et que le vent agite. Peut-être. Peut-être n'était-ce rien d'autre que cela. Le chat a fini par partir, moi par dormir.

J'aimerais aller demain voir la station de métro Маяковская. On m'a dit que ses vers étaient écrits à même les murs. Pour moi, je crois qu'il est encore un peu tôt pour le cimetière et je remets à plus tard le tête-à-tête avec les visages de bronze dont tu parles si bien.

Je t'embrasse,  
Lucas.

PS. Si tu rencontres l'acteur des Âmes Mortes, demande lui quelle était la chanson qu'ils chantent tous à la fin.

PPS. Je suis retourné près de la rue Tverskaya voir si je ne recroiserais pas mon Homme ventru. Aucune trace. Et c'est dommage ! J'aurais quelques questions à lui poser.

Lucas,

Je ne suis pas assez forte pour Moscou... mais Moscou me rend plus forte, tu comprends ?  
C'était dur, hier. Je me suis fait mal à la jambe à force de marcher vite et longtemps.  
Maintenant je boite comme Dania. J'ai vu un homme noir dans la rue, il m'a regardée  
longtemps, et avec le sourire, il m'a dit : « Priviet. » Ça m'a fait beaucoup de mal, la solitude  
qui émanait de son corps et... je sais pas Lucas, mais c'était malaisant.

Le GITIS c'est une maison pleine de courants d'air dans les couloirs. Les comédiens sortent  
des salles en pleurs, en joie, tournent, tournent, puis rentrent à nouveau.

Ils jouent toujours avec des carabines en bois.

Les élèves-metteurs en scène sont fascinants. Ils le miment pas mais parlent. Le but, c'est de  
mettre le comédien en situation pour qu'il ressente quelque chose et qu'après, il puisse jouer  
la scène avec ce sentiment. Pour nous montrer la peur, le danger, l'excitation, Sergueï nous a  
fait venir un par un dans la salle noire. Là, je me suis assise sur une chaise. Il avait dans la  
main deux fils électriques avec le bout à nu. Il m'a dit, dans l'un, de l'électricité. Dans l'autre,  
rien. Maintenant, tu choisis, tu en prends un et tu le poses sur ta langue. Ha, elle est folle la  
Russie.

Je ne saurais jamais si c'était vrai.

Y a tellement de rumeurs ici. Des légendes, qui drapent les comédiens d'une cape élégante.

J'ai tant de choses à écrire Lucas. Je veux dire, sur ce pays. J'y comprends rien.

Et je pense à Lille... C'est plat, tout ça, plat comme sur les photos de mon téléphone. Ils sont  
si loin les gens que j'aime et au téléphone je bloque. Comment raconter ? Ça fait une semaine  
qu'on est là et j'ai pris un an dans la tronche.

Quand je suis partie à Istanbul, c'était si beau, quand je suis revenue, j'avais grandi. Là, ici à  
Moscou. Je vieillis. Tu saisis la nuance ?

'Tout ce qui vit avec un signe particulier  
Est marqué très tôt  
Si je n'étais poète  
Je serais bandit ou voleur.

Maigre et petit  
Toujours héros parmi les gamins  
Souvent, souvent, je revenais  
A la maison, le nez cassé.

A la rencontre de ma mère effrayée  
Je marmonnais, la bouche ensanglantée  
« Ce n'est rien, je me suis heurté à une pierre,  
Il n'y paraîtra plus demain. »

Et maintenant que s'est refroidi  
Le bouillonnement de ce jour  
Une force inquiète et hardie  
S'est répandue dans mes poèmes.

Les mots se groupent en monceaux d'or,  
Et sans fin, dans chaque vers,  
Se reflète l'ancienne audace  
Du casse-cou et du polisson.

Comme alors, je suis hardi et fier  
Seule ma démarche est nouvelle  
Si autrefois on me cassait la gueule,  
Aujourd'hui j'ai l'âme en sang.

Maintenant je ne dis plus à ma mère,  
Mais à la foule étrangère et railleuse,  
« Ce n'est rien, je me suis heurté à une pierre,  
Il n'y paraîtra plus demain. »

Sergueï Essenine, La confession d'un voyou.

Voilà. Je veux être forte comme un Russe, dans la vie et dans la poésie. Il a fallu que je vienne ici pour que je le comprenne, ce poème.

Lucas... Y a pas de mots pour ce qui se passe dans mon corps – dans mon âme – dans mon cœur –

–

Tu sais je croyais que mon idéal c'était les Grecs, les Grecs antiques – le David de Michel-Ange, peintures de Jacques-Louis David,... En fait pas du tout. Ici, mon idéal, je le croise mille fois par jour. Il est vieux, il est jeune, il est beau, il est laid. C'est ici.

C'est dur. Mais ça dépasse le bon et le mauvais. Je suis calme. Submergée, mais calme.

Bon allez, je te laisse Lucas.

Bisous, baka !

Haïla

PS : Le comédien, je vais peut-être le voir après le 14.

PSS : A Partizanskaya, le bazar est sur la gauche. Monte les escaliers. Y a que du made in china en bas. Et essaye toujours de négocier.

Chère Haïla,

À Moscou, pour te rendre à l'appartement musée de Boulgakov, tu peux si tu le souhaites, t'arrêter à la station de métro Маяковская, là, sortir sur la place Triumfalnaya et remonter jusqu'au numéro 10 de la rue Sadovaya. Au fond de la cour, sur la gauche, il y a une porte. Sonne au 50. Lorsqu'elle s'ouvrira, essaye de déchiffrer les graffitis dans la cage d'escalier, amuse-toi des dessins et grimpe au 4<sup>ème</sup> ! Place Triumfalnaya, je me suis d'abord arrêté devant la statue de Maïakovski, avec la désagréable impression d'être suivi... J'ai pris les inscriptions en photos sur la statue. Je demanderai à Vera de traduire.

Donald Trump a été élu Président des Etats-Unis. Au Gitis, le sujet n'entraîne pas les foules. On répond vaguement « Ah oui ? » ou « C'est vrai, j'ai vu ça ». Tout cela leur semble bien loin... et donc normal. Ou acceptable. Comment ne pas ouvrir les yeux ? Haïla, ce n'est pas qu'une question et je la pose – j'essaye – avec le plus d'humilité possible. Qu'est-ce que c'est aujourd'hui d'aller visiter la Russie ? Qu'est-ce que c'est d'étudier au Gitis dont la direction administrative relève en partie de l'État ? Est-ce qu'on peut vraiment faire comme si ces questions n'étaient pas dignes d'être posées ?

« Si Poutine avait vraiment envahi l'Ukraine, il l'aurait prise en entier. Pas seulement la Crimée. En France, vos informations sont tronquées, comme chez nous les nôtres. »

Voilà la première « discussion » politique avec un élève du Gitis. Mais... Qu'est-ce que c'est d'avoir cours avec deux professeurs considérés comme très (ultra ?) orthodoxes ? Est-ce que définir la relation entre Nikolai et Piotr comme

« Sexually not normal »

serait tolérable dans la bouche d'un intervenant de l'École du Nord ? Il y a un élève homosexuel en 1<sup>ère</sup> année, au Gitis. Dans sa classe, 3 élèves seulement lui adressent la parole. Plus quelques autres dans l'École...

- Qu'est-ce que tu penses de Poutine, demande une française.
- Je me marie l'année prochaine. Que Poutine soit au pouvoir, ça ne change rien pour moi, répond un Russe.
- Et le traitement des noirs ou des gays par exemple ?
- Non, là c'est différent. *I care about people.*

Il est l'une des rares personnes qui converse régulièrement avec l'élève de 1<sup>ère</sup> année.

Haïla, est-ce qu'on peut à ce point transiger avec certaines de nos convictions les plus fondamentales ? (Je parle à l'échelle individuelle, bien sûr).

Est-ce qu'au nom de l'expérience esthétique ou de l'apport artistique on peut accepter de travailler avec n'importe quelle personne ?

J'ai du mal à concevoir le travail avec quelqu'un qui considère ma sexualité comme « not normal » et j'imagine aisément qu'une femme aura du mal à concevoir le travail avec quelqu'un considérant son sexe comme « less important » ; un noir, sa couleur comme « quite dirty » ; un homme de gauche, son engagement comme « idiot communism » ou encore un athée jugé « fucking heretic ».

Oui, vraiment, du mal à le concevoir. Il y a quelque chose d'un peu ancien et un peu incrusté dans mon cerveau reptilien qui fait rempart à cette idée. Mais ma question est aussi de sonder la bêtise potentielle de ce rempart. Son côté poussiéreux ou imbécile, peut-être. Peut-être que je me trompe, que c'est de l'excès de zèle, que je ne prends pas la chose du bon côté. Peut-être. Mais on ne peut pas ne pas simplement se poser la question. Nous sommes allés au

Théâtre Doc. Dans la queue pour les toilettes, il a suffi de deux minutes pour qu'on vienne m'expliquer que le théâtre est aux prises avec Poutine « and his guys », qu'il a fallu déménager et que chaque jour – à l'endroit du politique – est un combat. Je ne sais pas pour les élèves du Gitis, mais que Kamenkovitch ait choisi ce lieu et ce spectacle n'a rien d'anodin. Je l'en remercie, à vrai dire – et aimerais pouvoir en parler avec lui. Il y a une dissidence en Russie. Et des emprisonnements. Et des assassinats. Je ne peux pas m'enlever ça de la tête. Que la contestation (par choix ou devoir) soit discrète, c'est une chose. En revanche, l'absence totale de positionnement politique m'a toujours paru louche. Je ne parle pas ici en tant qu'artiste ou je ne sais quel pseudo-créditeur. Je parle en citoyen moyen, c'est important de le préciser. J'aimerais comprendre. Entendre les élèves du Gitis me dire pourquoi beaucoup choisissent de ne pas aller voter (attention, pas par geste politique, par désintérêt d'après ce que je crois avoir compris). Qu'on m'explique les raisons historiques, sociologiques, psychologiques, anthropologiques, toute la montagne des explications en « -iques » de cette passivité d'une partie de la jeunesse russe. Passivité qui ne cesse de me renvoyer à notre propre passivité de jeunes français, à la mienne en tout cas. Je vote aux élections, et lis le journal, aime les débats et bla bla bla je ne suis définitivement pas un citoyen modèle, je le sais. Je crois d'ailleurs savoir que je ne changerai pas la face du monde. Bon, c'est comme ça. On s'y fait. Mais alors, y a-t-il une différence entre eux et moi ? Est-ce que de mon côté, ce n'est que discours insignifiant comme pour me convaincre d'un engagement fantôme dans la citoyenneté ? Pardon, Haïla... Je veux dire beaucoup et ne dis donc strictement rien. Mes pensées, vraiment, ne sont pas claires aujourd'hui. J'essaie de te parler de Trump, de Poutine, du Gitis et de Maïakovski... quel drôle de cocktail. Mon cerveau ? La boue neigeuse du bas côté des routes. Je sais que tout cela est confus. Et à quel point ces questions sont infiniment complexes et méritent mieux que le pauvre et triste résumé que j'essaie de te faire. Je sais que Mikita, élève biélorusse, a un regard déjà bien différent. Il me parle de Loukachenko, des ordinateurs saccagés chez sa mère traductrice, je lui dis comme il est important pour nous d'entendre ces récits.

Simplement, chère Haïla, je suis décontenancé de certaines discussions, discussions auxquelles je prends pleinement part pourtant.

« Stavroguine chez Tikhone, le récit du viol, comme tout cela est terrible, terrible »... Terrible ? Là, aujourd'hui, c'est donc cela qui est terrible ? Bon. D'accord. J'essaie de rester clair et, là, c'est l'auteur qui tente de prendre la parole... Je crois que je ne crois pas (ça commence bien) au théâtre politique. Je veux dire « directement politique ». Je crois aux détours de la fiction dans l'art, au détachement de la poésie. Parfois, l'art est une bulle, rien qu'une petite bulle de velours ridicule et désuet, mais pénétrer cette bulle est un geste politique qui, en certaines occasions précieuses et rares, s'avère au moins aussi fort et nécessaire que tout discours. S'enfermer deux heures durant dans une salle de théâtre, c'est deux heures de gagnées sur la bêtise habituelle de nos quotidiens marchands. C'est déjà ça, non ?

Oui, sans doute. Mais ce n'est pas une raison de négliger la baignoire commune.

Chez Dostoïevski, les révolutionnaires sont en carton et le régime en papier. Mais avant de conclure à l'inanité des systèmes politiques et idéologiques (si tant est qu'on puisse tirer ne serait-ce qu'une ébauche de conclusion de ce roman énorme – rassure-toi, je n'en ai pas la prétention) Dostoïevski, donc, écrit 1500 pages de narration, 1500 pages, traversées justement par une multitude de pensées riches et complexes, elles-mêmes insérées dans un réseau gigantesque de situations narratives et d'impressions d'ordre esthétique.

S'il y a un fatalisme dostoïevskien, 1500 pages sont là qui réaffirment sans cesse l'absence totale de passivité chez cet auteur. Ecrire le fatalisme, c'est être un fataliste actif ! Pas passif. Jamais.

Quand je vois que Trump vient d'être élu Président des Etats-Unis, que Poutine l'est ici en Russie, et que, dans quelques mois, Marine Le Pen le sera peut-être en France, je me prends aussi à rêver de bulles bien chaudes et bien hermétiques où règne une tranquille indifférence aux choses. Si jamais (par malheur, parce qu'aujourd'hui encore je crois que c'en serait un) je décide un jour de me couper de toute réalité, j'espère seulement ne pas me contenter d'un « Je suis fatigué de tout ça » à la question « Pourquoi ? ».

Bon, Haïla. J'arrête ici avant de devenir trop imprécis ou simplement trop bête.

Comme je te le disais, j'ai été à l'appartement de Boulgakov. Un cauchemar attractif. Des cars de touristes se déversant dans une cour artificielle... Bref. Elle est drôle, la jalousie qu'on peut ressentir dans ces moments-là. Persuadé d'être LE fervent admirateur d'un auteur – et même, tiens, l'unique lecteur tant qu'à faire – on se découvre un jour des hordes de rivaux.

J'allais là-bas avec une joie certaine. Boulgakov représente pour moi cet endroit précis d'un art à la fois complètement déconnecté et totalement lié au réel. Facile à dire, je sais. Il faudrait développer. Mais ça prendrait des livres de le dire bien ! Un jour, promis.

On nous a beaucoup parlé des grandes heures du Théâtre Russe, de cette façon prodigieuse qu'avaient les metteurs en scène de ruser avec la censure, et quelle force ils ont déployée pour cela ! Pour créer. Une partie de ces gens ont fait le Gitis. Ils sont en photos dans l'école. Leurs élèves sont professeurs maintenant, « maîtres » comme ils disent ici, et la seule personne qui parle ouvertement de politique, c'est Yorgos, élève metteur en scène tout droit venu de Grèce, lui aussi alarmé d'un tel silence.

Je suis assis dans un café non loin de l'appartement de Boulgakov. À l'homme qui a écrit « Les manuscrits ne brûlent pas », le plus bel hommage dans cet appartement-momie est la cage d'escalier, couverte de graffitis, littéralement.

On m'a dit que là, je verrais écrit « Zdiss byl bal ». Je ne l'ai pas trouvée, l'inscription. Encore une fois, j'ai pensé « Moscou m'échappe »... et puis non. Puisqu'ils ne brûlent pas, non. Nul besoin de la lire cette phrase, ou de la voir écrite : depuis qu'on me l'a dite, elle est comme avec moi, dans un coin, là, de ma bouillie. J'abandonne les touristes et, cherchant mon café, je n'ai cessé de songer à l'insignifiance des installations dans l'appartement. Insignifiants tableaux, insignifiants objets récupérés ça et là chez le cousin du neveu de cet ami qui a connu Mikhaïl.

« Ici, il y a eu un bal »

Alors, vraiment... que peuvent bien me faire cette soupière des années 30 ou la bonne vieille brosse à dent soviétique ?

Tendrement,

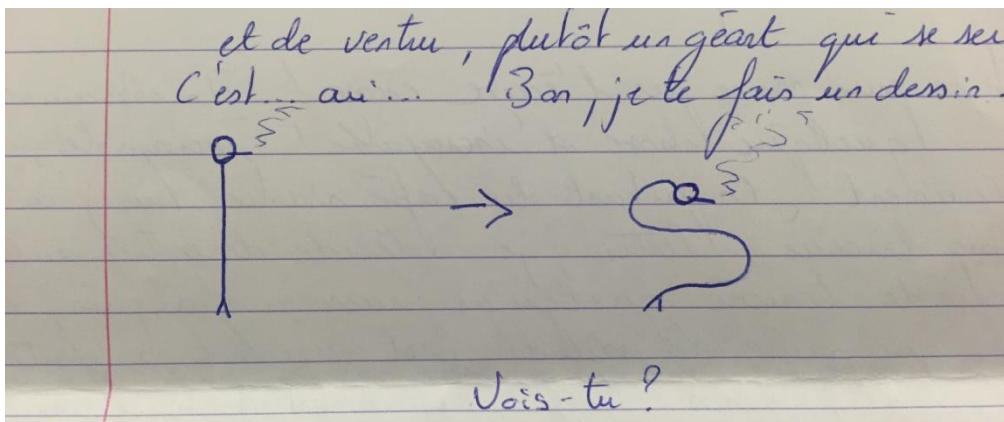
Lucas



Haïla !

Je ne peux pas ne pas t'écrire encore ! Il m'est arrivé quelque chose d'incroyable ! Incroyable, vraiment. En partant du café sinistre où j'ai écrit ma dernière lettre, je décide de rentrer au Gitis afin de trouver quelqu'un, russe ou français, à qui parler. La solitude n'est vraiment pas faite pour moi, ça non. Bref. Toujours est-il que sur le chemin, je tombe nez à nez avec un arbre, puis deux, puis tout un tas d'arbres et, au milieu, une étendue d'eau gelée. L'Étang des Patriarches. Là où tout commence ! Enfin, dans le Maître et Marguerite du moins. L'Étang des Patriarches, donc, où je me mets en tête de trouver je ne sais quelle trace du roman (une inscription près d'un banc, une statue de Woland, peu importe). Ne trouvant rien comme à mon habitude, je finis par descendre quelques marches, histoire d'observer plus à mon aise le phénomène physique de glaciation, quand soudain... j'entends craquer la neige quelque part dans mon dos.

« Attention, c'est froid. C'est très très froid. On aurait vite fait d'y passer là-dedans ». Le petit Homme ventru. Une apparence vraiment... originale. Je balbutie « Euh... merci » et, de ma bouche « Hmm... spaciba », tout à fait un autre son, je l'entends distinctement. Oh là là. Tout ça est bizarre, bizarre. Il me regarde, un mégot centenaire au coin des lèvres. Je ne peux pas m'empêcher de le fixer, c'en devient presque gênant. Cet Homme petit et ventru, c'est comme... oui... comme s'il n'avait rien de petit et de ventru, plutôt un géant qui se serait tordu... C'est... oui... Bon, je te fais un dessin.



Vois-tu ?

Une spirale de vertèbre. Et qui sourit. Enfin, on dirait un sourire, c'est surtout ça.

Il me regarde et ne dit rien.

Je jette un œil à l'étang derrière moi, juste pour m'assurer qu'aucune autre apparition mystérieuse ne vienne définitivement achever toute conception logique dans mon esprit confus.

Au moment de me retourner, j'émet l'espoir stupide d'une hallucination passagère, je pense « L'homme aura disparu, bien entendu ». Et pourquoi ? « Parce qu'une colonne aussi tordue, ça n'existe pas. Tout simplement, ça n'est pas viable ».

Espoir stupide, donc : l'homme est toujours là. Son sourire est un peu triste, maintenant. Comme s'il avait vu que je doutais de lui, de sa simple existence. Mais pas vexé, non. Seulement triste. Il baisse la tête. Du bout de sa chaussure, tapote et trifouille dans les cailloux

glacés. Je me sens complètement stupide. Je cherche quelque chose à dire qui ait l'air un peu moins bête que moi.

« Votre colonne... que vous est-il arrivé ? »

Sur une échelle de 100, mon habilité à produire des paroles passablement sensées s'approche dangereusement de la température extérieure : quelque chose comme -7.  
Il continue de fixer le sol.

« Brisée ». Il a parlé.

« La barque de l'amour – » et là, un miaulement d'enfer. Du genre à te déchirer le tympan en deux. Nous relevons subitement la tête, cherchant l'origine du son.

L'Homme bafouille quelque chose.

« Pardon. J'ai oublié, pardon... » et s'enfuit en courant.

Vraiment, Haïla. Il se passe ici des choses que je ne comprends pas.

Lucas

Lucas,

Tu sais, ça fait trois jours que j'ai rien visité à cause de ma jambe. Du coup je vois pas mal de répétitions, et le travail de Georgio, Sergueï, Rhodian (†) . Combiné aux pièces qu'on va voir tous les soirs... Tu sais je comprends le théâtre russe. Ça me parle. Certes il manque le savoir de la langue, mais c'est tout. Comment dire... Ce dimanche, je serai à Lille et j'irai voir Richard III par Thomas Jolly, et je comprendrai peut-être mieux qu'avant. C'est clair qu'ici à chaque spectacle, je suis en éveil total... Elle me servira en France, cette écoute non pas du texte, mais du corps. Il restera le défi du russe, et de sa langue à apprendre.

Une chose. Par rapport à ce que tu m'as dit hier au théâtre. Je vais pas m'excuser, tu sais. Niet. Je conçois, ça oui, j'entends que ma voix est sèche ici. C'est l'air qui la rend comme ça, les intentions sont les mêmes qu'en France. J'ai moins de patience, je sursaute à chaque porte qui claque, et l'envie de dépasser constamment le premier degré pour être agréable à la société m'a quittée.

Est-ce que tu dis « Chut ! » à quelqu'un qui tombe du haut d'un immeuble de cinquante étages et qui crie ? Pas moi.

Et bien je tombe. Mais c'est pas du goudron qui m'attend, en bas. C'est pas ce genre de down là. Tout en bas, ce qui m'attend, c'est peut-être, enfin, d'être adulte. Quelque chose de fort, qui va me faire avancer comme jamais. Alors Lucas, je te le demande, par amitié, ne t'énerve pas contre moi, pas comme ça, sinon je te jure, inévitablement, je vais me fermer comme une huître, on pourra plus communiquer et je veux pas ça. C'est tout, rien de plus.

Je veux te dire aussi... Ça fait une semaine. Je dors pas assez et je mange pas assez non plus mais je me sens si bien ! C'est pas parce que je suis en voyage. Niet. Le voyage, c'est l'effervescence. Là, c'est l'ébullition.

Bisous Lucas,

Haïla.

Chère Haïla,

Sur tes conseils, aujourd'hui, j'ai fait une promenade. Oh, je ne m'attendais pas à cela. Des bulldozers dans les chemins, du grillage orange et des ouvriers mangeant des chips, non, je ne m'y attendais pas. Ces monticules de terre et de tuyaux mêlés aux débris moisissus de couronnes funéraires ont produit chez moi une impression curieuse et comme revigorante ! Ah, les cimetières. Ils ont toujours quelque chose de surprenant et toujours là où on s'y attend le moins. Parce qu'en eux-mêmes, ils m'ennuient, les cimetières. Je suis incapable de me concentrer plus de dix secondes sur une tombe ou de faire jaillir la moindre pensée métaphysique à la vue d'une stèle. Zéro élévation. Tout simplement, je m'y promène et généralement, la liste revient très vite des innombrables choses que j'ai à faire. La liste s'installe dans un recoin de méninge, elle se manifeste progressivement et puis – pouf ! Bouchon de champagne ! Mais sans champagne. Me voilà qui court à ma table. Une fois installé, je comprends que la promenade m'a fatigué, que je ne suis plus bon à rien, et donc, je dors. Bref. Ça c'est d'habitude. Le Cimetière de Novodievitchi. Elles sont mignonnes ces petites statues toutes potelées de neige. Les pierres ressemblent à des gâteaux. Je me promène. Au cimetière, je me suis fixé un jeu (une chasse au trésor – en quelque sorte, littéraire...). Les amusements d'auteur sont bien fades... Enfin, je cherche. Et il fait froid, mais alors froid ! 0°C affiche le thermomètre. Tu as pu t'en rendre compte, dans ce pays bizarre, il fait moins froid à -7° qu'à +2°. Allez comprendre ! 0°C, c'est un peu notre -10° à nous...

Le départ est proche, pour une fois je décide donc d'être un peu courageux, de braver le froid et de me tenir à mon jeu. Boulgakov, Tchekhov, Maïakovski. Le cimetière est grand, mais je ne repartirais pas sans avoir vu les tombes de ces trois-là.

Il y a un plan à l'entrée pour les touristes, tu t'en souviens ? Gogol, Chostakovitch... prestigieuses dépouilles. J'ai mis une bonne trentaine de minute pour trouver Maïakovski. Pourtant, sa tombe à lui est rouge ! Je suis anesthésié du corps entier, des yeux, des pieds, mais pas du nez ! Non, devant la statue de Vladimir, il coule et alors abondamment ! C'était la première étape, les ennuis commencent. « BOULGAKOV = n°33 ». Cinq, dix, quinze fois j'ai fait le tour du pâté de tombes. Cela fonctionne par ligne. Ligne 30 à 39, aucune trace (mais aucune !) de Mikhaïl. Retour au plan. Non, c'est bien ça : Булгаков = n°33. Mais de nouveau, rien. Je m'arrête un moment sur un petit banc, bien entouré de cadavres inconnus. Bon. Réfléchissons. Je jette un œil une fois encore, on n'est jamais à l'abri d'avoir manqué une tombe. Toujours rien. Décidément, un genre de grand vide bizarre. Je t'ai raconté l'histoire du magasin de vêtements ? Un jour, par un hasard total, Claire et moi nous engouffrons dans ce que nous croyons être le métro et tombons... sur un centre commercial souterrain. Déjà que ce type d'endroit est étouffant, la version moscovite (chauffage à 40°C et omniprésence policière) rend le lieu franchement déplaisant. Mais... toutes ces vitrines... Oh, un petit souvenir de la ville à porter en rentrant ? Un joli manteau ou une belle écharpe, ça ne fait pas de mal... Je vois la veste rêvée dans une grande enseigne européenne, et avec Claire, un peu pressés par le temps, nous convenons de revenir.

« Oh. Sorri. It raz clozed »

Vanitas etc. : le rayon homme, cinq jours plus tard, avait fermé. Ça m'apprendra. Eh bien, vois-tu, Haïla, au cimetière de Novodievitchi, je finis par me dire que la tombe de Boulgakov, elle aussi, elle a fermé.

Autant la mésaventure souterraine m'a plongé dans un abyme de perplexité, autant celle-là me plaît beaucoup. Oh oui ! L'idée qu'on puisse fermer une tombe, la faire disparaître ! Je me prends à rêver que Mikhaïl n'est pas mort. Que peut-être tout cela n'était rien qu'un complot. Il vit, il vit encore, victoire ! Les manuscrits ne brûlent pas et leurs auteurs non plus : tout concorde. Un pigeon bleu vient se poser sur une branche, déclenchant une minuscule avalanche. Je pense à Maeterlinck (« Les morts n'existent pas ») et, guilleret, je me mets en quête de la tombe de Tchekhov, quelques pâtés plus loin. Me sachant proche du lieu en question, je commence à déchiffrer les noms sur les tombes. Le froid devient vraiment insoutenable, j'ai les extrémités congelées et mon nez coule de plus belle alors j'adopte une stratégie méthodique pour limiter les allers-retours inutiles. Voilà le pâté, a priori Tchekhov est dans les lignes du fond mais je les arpente toutes, consciencieusement. Moscou m'a appris à ne jamais être trop sûr de moi : même les tombes s'y mettent, alors raison de plus. Tiens... mais qu'est-ce que c'est que – stupeur. Entre deux arbres : Mi – Khaïl – A – Fana – Ssié – Vitch... J'ai trouvé la tombe du Maître à l'endroit précis où je pensais découvrir en lettres d'or le nom de Tchekhov. Je passe quelques secondes à regarder la stèle de Monsieur Boulgakov et Madame Boulgakova. Il y a des fleurs, déposées-là sans doute par des admirateurs fidèles.

Dans cette ville, j'ai commencé à m'habituer enfin aux manifestations étranges, à accepter de ne rien comprendre ou de trouver normal que rien ne fonctionne correctement... et me voilà d'un coup ramené sèchement à la réalité idiote. Les deux pieds dedans. C'est-à-dire dans la neige, et sous la neige, des os. Je suis un peu triste, je crois. C'est bête. Aujourd'hui, j'ai comme l'impression que Boulgakov est mort une seconde fois. Moi qui m'imaginai déjà te raconter cette disparition fabuleuse... Je suis sorti du cimetière sans passer par Tchekhov.

Sur le chemin du métro, je pense à Firs dans la Cerisaie. « La vie, elle a passé. On n'a comme pas vécu ». Réplique de circonstance, me dis-je. Et puis quand même, j'y réfléchis à cette phrase, je la tourne et retourne dans ma tête histoire de tuer le temps, bien au chaud dans le wagon qui me ramène au Gitis. Un syllogisme débile fait tranquillement surface : « Mais... si... on n'a comme pas vécu... alors... au fond... on n'est comme pas mort non plus ? »

Bingo ! Oh tu peux bien te moquer de moi, je comprendrais, mais bon, on se rassure comme on peut. Très fier de ma petite pensée, je reprends des couleurs et me repasse une dernière fois les images du cimetière. Oui, la der-des-der. Laissons les os là où ils sont. Ils ne sont pas bien drôles les os. Comme si les morts se contentaient de ça ? À Arbatskaïa, je m'élanche dans la rue, scrutant jusqu'à l'école les traces de fantômes bien vivants.

Tendrement,

Lucas

Lucas,

« Russie, qu'attends-tu de nous ? » - Russie-cathédrale, tu n'attends rien de moi mais moi, je reste crampée devant toi comme devant une cathédrale, oui. Tu vas m'apprendre par ton silence. Et moi, je vais apprendre à le comprendre ce silence. Je vais parler ta langue et tu vas me répondre. Ha ! J'ai déjà commencé.

C'est pas fini, c'est pas fini. Je veux pas compter les jours mais on va bientôt m'arracher à toi. *Niet, pajalsta* ! Je suis les pieds dans la boue et je bâtis les mains nues et gelées les fondations de mon nouvel être.

Et je sens chaque battement de mon cœur.

Maintenant j'ai compris pourquoi je suis aussi dérégulée, aussi vivante : c'est la basse continue. L'écho sourd de la poésie qui résonne... Elle est partout, même dans le plus dur des regards, jusque dans la voix de Volodia. Le froid, ça cristallise la pluie, ça cristallise aussi la poésie.

Qu'est-ce que je sais d'ici ?

Mais Lucas, au moins je comprends. Je les comprends, les chemins du corps et de la langue. Et oui, c'est gris... Tu sais, j'entends ce que tu me dis, et je le vois aussi.

Y a quelque chose de très brut dans cette réalité.

Quelque chose qui brise mon corps en mille morceaux. Je veux pas vivre ici. Mais je veux rester. Encore. Encore un petit peu.

*Patchimou* ? Pourquoi ? Le « *mou* », il est dans la gorge, tout en bas. Nous, quand on dit « amour », ça reste en haut, juste au-dessus de la langue. Les intentions, ici, ne sont pas très différentes des nôtres. Ce qui change, c'est l'accentuation. Et tout le jour, j'écoute les crescendos, decrescendos, ça berce.

Il y a ce poème de Marina Tsvetaeva, le 16<sup>e</sup> du cycle « L'Amie », qu'elle a écrit pour son amante Sophia Parnok. Elle lui parle de ses amours.

Tu aimas, dans la première,  
 Cette beauté supérieure,  
 Les boucles couleur de henné,  
 L'appel plaintif de la zourna  
 Et sous le cheval – le bruit du silex,  
 Et l'élan du saut – au bas du cheval,  
 Et – dans le grain des pierres fines –  
 Deux navettes et l'arabesque.

Et dans l'autre – une deuxième –  
 L'étroit sourcil arqué,  
 Les tapis de soie rose  
 De Boukhara, et

Les anneaux, partout sur la main,  
Le grain de beauté sur la joue,  
Le hâle éternel sous les dentelles  
De soie, et Londres, la nuit.

Et tu aimas la troisième  
pour autre chose encore...  
Que restera-t-il de moi,  
Dans ton cœur, voyageuse ?

14 juillet 1915.

Russie, que restera-t-il de moi dans ton cœur ?

Lucas, je viens de sortir de ma scène. Sur le plateau, je ne dis rien. Tout monte jusqu'à ma bouche et ça bloque. Un mur et les émotions qui s'emballent. Mon cœur bat à mille à l'heure dans mes oreilles. Je suis émotion. Puis la claque qui dégringole la cathédrale et je fuis, je suis souffrance mais déjà je suis dehors, au GITIS à nouveau, et la vie recommence. C'est le plus brut des rêves que de jouer ce rôle.

La prochaine lettre, je l'écris dans l'avion. Ça aussi, c'est la réalité. J'ai peur Lucas, j'ai peur du calme. Ça va être dur. Beaucoup, beaucoup plus dur que d'avoir essayé, d'avoir été là, à Moscou.

Je veux pas les souvenirs, je veux que le présent.

Baka, Lucas, baka.

Haïla.

Lucas,

« Et toi, Russie, ne voles-tu pas comme une ardente troïka qu'on ne saurait distancer ? Tu passes avec fracas dans un nuage de poussière, laissant tout derrière toi ! Le spectateur s'arrête, confondu par ce prodige divin. Ne serait-ce pas la foudre tombée du ciel ? Que signifie cette course effrénée qui inspire l'effroi ? Quelle force inconnue recèlent ces chevaux que le monde n'a jamais vus ? O coursiers, coursiers sublimes ! Quels tourbillons agitent vos crinières ? On dirait que votre corps frémissant est toute oreille. En entendant au-dessus la chanson familière, ils bombent à l'unisson leur poitrail d'airain et, effleurant à peine la terre de leurs sabots, ne forment plus qu'une seule ligne tendue qui fend l'air. Ainsi vole la Russie sous l'inspiration divine... Où cours-tu ? Réponds. Pas de réponse. La clochette tinte mélodieusement, l'air bouleversé s'agite et devient vent ; tout ce qui se trouve sur terre est dépassé, et, avec un regard d'envie, les autres nations s'écartent pour lui livrer passage. »

Les Âmes Mortes, Gogol

(Dernier paragraphe de la première partie.)

Le temps qui reste. Je peux compter à vue les grains qui restent dans le sablier.

Niet.

Niet.

Ha, elle est pas très belle cette lettre, mais écoute Lucas, écoute-moi. Faut que je rate l'avion demain. Tu m'aides ? J'ai envie de m'agripper à la terre mais y a du verglas, mes doigts n'accrochent rien du tout. Je tremble Lucas. C'est pas le café, ni le sommeil. C'est la panique, c'est la vie qui circule dans mon sang. Je ne suis plus malade.

Jusqu'à demain.

Je la sens, la fatigue générale. Elle me touche, cette lassitude des corps, je l'entends : des mains moites sur ma nuque, sur mes épaules. Mais rien ne me transperce. En deux semaines, les jours passant, ma peau s'est muée en cuir. Je marche au pas russe dans le métro et parfois dehors, j'ai même la tête nue.

Non je ne suis pas lasse et je n'ai pas hâte de rentrer en France. Parler français...

Demain la boîte à musique se ferme. Boîte de musique et boîte de Pandore aussi, je sais bien...

Assez de bêtises. Je me sentais si bien sur le plateau tout à l'heure. Hâte de savoir ce que tu en as pensé.

Bisous Lucas.

Haïla.

PS : Mes mots sont creux, tout le contenu reste dans mes mains. Imagine-les onduler lorsque tu liras tout ça.



Chère Haïla,

À la résidence, je crois bien qu'ils ont monté le chauffage ! Était-ce une façon de nous dire au revoir ? Je ne sais pas... Ce dont je suis sûr, c'est qu'il s'est passé ce soir un événement que je ne suis pas prêt d'oublier. Le taxi nous a ramenés tard, très tard. J'étais épuisé et suis monté dans ma chambre avec l'intention ferme d'aller me coucher mais... Une telle chaleur, ça ne se conçoit pas... Mon fourneau soviétique tournait à plein régime et j'ai eu beau déplacer le matelas, rien n'y a fait ! J'ai dû me résoudre à ouvrir la fenêtre et y engouffrer la tête pour respirer un peu. Tout commence là. J'ai revu le chat. Tu sais, celui du premier jour, qui est énorme et ressemble à un tigre. Ni une ni deux, j'enfile mon manteau, dévale les escaliers, ouvre la porte, puis le portail et me retrouve dans le square bizarre que l'on voit de nos chambres, celui avec les jeux d'enfant. Il neige... Le toboggan rouge est presque recouvert. A la place du chat, un petit cratère de neige. Enfin, petit... Disons quand même une cinquantaine de centimètre de diamètre. Le silence est total. J'ai erré un bon quart d'heure avant de les apercevoir enfin. L'Homme à la colonne en spirale était sagement assis à l'extrémité gauche d'un banc. Plus à droite, le chat somnolait sagement, roulé en boule et les moustaches pleines de flocons. Lentement, je me suis approché. L'Homme a souri et m'a fait signe de m'asseoir au milieu. Le chat aussi a souri, ou c'est tout comme. Haïla, je sais bien que les chats ne parlent pas. Pourtant, celui-là, je le jure, c'est comme s'il préférait se taire... Nous sommes restés un long moment sans rien dire, L'Homme, le chat et moi. Les lèvres un peu congelées, j'engageai le premier la discussion, afin surtout de réchauffer ma bouche.

- Comment vous appelez-vous ?

- Mon nom ? Oh, s'il vous plaît... je préférerais qu'on ne m'appelle pas. Depuis quelques années, c'est un prénom sinistre. Et terriblement mal porté. Vous voyez ?

Ne comprenant pas un mot de ce que me disait l'Homme, j'acquiesçai en silence. Au bout d'un long moment, il me retourna la question et nous recommençâmes à parler. Quelles histoires avait vécu cet Homme, Haïla ! Bien sûr, je ne les croyais pas toutes, et il y avait quelque chose, oui, quelque chose de louche – temporellement. Des dates qui ne collaient pas, un peu comme si cet homme avait 120 ans, tu vois ? Au fond, ça ne me dérangeait pas, et je le laissais dire. Nous avons beaucoup parlé de la Révolution. Il m'a dit qu'il y avait cru, passionnément, qu'il serait mort pour elle et qu'effectivement il avait fini par succomber. L'Homme à la colonne en spirale me racontait un rêve qu'il avait fait alors, un rêve vraiment étonnant. Il y avait vu l'avenir du monde, c'est-à-dire, au fond, nos jours présents. Cette vision l'avait positivement horrifié. Il ajouta que, ne trouvant même plus en l'amour une embarcation sûre, il avait préféré « d'une balle, mettre un point final à sa vie ». D'une balle, un point final à sa vie. Ce sont ces mots. Il en est assez fier. Il a raison. Ils sont beaux... Un nouveau silence s'instaurait entre nous, que je brisais maladroitement. Je n'ai pas pu m'empêcher de lui faire remarquer qu'il était là à discuter avec moi sur ce banc et que pour un mort, bon, ce n'est pas chose évidente... Le plus simplement du monde, il m'a répondu :

« Oui. La balle aussi, ça a échoué. Vous imaginez quel est mon trouble »

Je me tus. Était-ce moi qui ne comprenais rien à rien ? Possible, avec ce froid... Le chat se mit à ronronner. Plutôt bruyamment. Il faut imaginer que le ronronnement est proportionnel à la taille. Sans trop savoir pourquoi, je me mis à lui gratter l'arrière des oreilles et le chat me

lança un regard tel que, dans l'instant, je cessai. Le ronronnement repris de plus belle. J'interrogeai alors l'Homme à propos du chat. Qui était-il, que faisait-il ? Enfin, se connaissaient-ils tous les deux ? Mais d'où ? Et surtout, depuis quand ?

- Oh lui... Je m'en suis bien moqué en mon temps. « Pourquoi ne suis-je pas né il y a cent ans ? Ou mieux, dans cent ans ! », cette phrase, il la répétait à l'envie, elle avait le pouvoir de me faire sortir de mes gonds... Un jour, il a choisi de se taire définitivement, maudissant tout, les hommes, la guerre... Seul des bancs, il n'a jamais pu se lasser. Je crois bien que c'est l'endroit qu'il préfère.
- Un chat qui parle, on aurait envie de l'écouter pourtant... (pensais-je naïvement et à haute voix)
- Avant de se taire, il m'a expliqué pourquoi. Il était épuisé et ne parlait déjà plus que par intermittence, très peu, et très lentement. Il m'a dit que les mots le fatiguaient. Qu'il reparlerait quand les choses auraient enfin changé. « Dans cent ans ! Dans cent ans je rouvrirai la bouche ! Dans cent ans, il y aura des raisons de chanter ! »... Cent ans ont passé. Il est toujours muet.
- Pauvre chat...
- Oui... Vous savez, par moment il danse. Ça lui prend comme ça. Et dans ces moments-là, il n'a pas l'air trop malheureux. Aujourd'hui, je le comprends.

La neige avait cessé. Déjà, elle se mettait à fondre, engendrant de tous petits ruisseaux. L'Homme se leva et me dit qu'il était temps pour lui de rentrer. « Je n'ai plus l'âge de patauger dans les flaques ». Il me salua brièvement et s'en fût, me souhaitant bonne chance pour la vie. Alors, le chat tourna vers moi sa large tête poilue et, l'espace d'un instant, je crus sérieusement qu'il allait me parler. Au hasard, et comme pour le presser un peu, je lançais un « Nous repartons demain » qui le laissa totalement indifférent. Une longue minute passa. Puis le chat se leva, s'étira, et sauta du banc au sol. Je le regardai s'éloigner d'une drôle de démarche. L'éclairage public s'arrête aux extrémités du square. Passé cette frontière, on n'y voit plus très bien. Avant de s'effacer dans l'ombre, près du dernier lampadaire, il m'a bien semblé le voir, ce chat, esquisser un ou deux pas de biche. Extenué et courbaturé de froid, je suis monté me coucher.

Lucas

PS. Je t'écris depuis l'avion. Tu es quelques rangs à peine devant moi. Nous avons eu une drôle de nuit, n'est-ce pas ? Dans le bar, le sol était couvert de neige, les femmes avaient de la barbe et des taxi-chevaux étaient à disposition pour rentrer. Je n'ai pas eu le temps de te féliciter. Tu étais parfaite en mystique russe. Et, juré, Sémione n'avait d'yeux que pour toi.

Lucas, mon cher Lucas,

A présent je cherche mes mots dans le silence. Déjà, je retrouve Suzanne, et Adam le névrosé, et Krane aux doigts allumettes. De force je plante mes pieds dans mon western à continuer car c'est ainsi : le spectacle doit continuer ?

En fait, je ne veux pas l'écrire cette lettre, cette dernière lettre, là pour clore, pour emballer et ficeler ces jours passés là-bas.

Il m'aura fallu Moscou pour comprendre la poésie.

« Il s'agit d'arriver à l'inconnu par le dérèglement de tous les sens. Les souffrances sont énormes, mais il faut être fort, être né poète et je me suis reconnu poète. »

Arthur Rimbaud, lettre du 13 mai 1871. À Georges Izambard.

Ces lignes, je les connais par cœur depuis des années et enfin, enfin je vois, je vois ce qu'elles veulent dire.

Ma chère Marina Tsvetaeva. Je suis allée dans ta maison-devenue musée. En face, la neige sur ta silhouette en bronze. J'ai pris une vidéo, très courte. Je la regarde souvent.

Ta musique, je l'ai entendue dans la bouche d'Yvan cette après-midi là, dans cette cour. Mais plus encore, partout, partout dans le gouffre de chacune des ruelles de Moscou. Pas son écho, non, ta musique, véritablement, toujours présente, éternellement renouvelée. Emprisonnée pour toujours dans l'instant.

Je souris et je me revois devant le GITIS les derniers jours. Tête nue, comme Rifat. Plus de chapeau sur ma tête, la neige qui rendait mes cheveux blancs.

TU sais, mes pleurs au retour lorsque, dans le bus, dans l'avion, dans le train, je serrais presque convulsivement Les Âmes mortes de Gogol dans les mains. Lucas, Lucas, écoute, une dernière fois : je suis tombée profondément amoureuse de cette ville. Moscou m'a lancé un sortilège. Je suis prise, j'espère pour toujours et sinon au moins jusqu'à demain, dans ses filets.

Tu sais Lucas, je crois que maintenant tout est là, au creux de moi. Je cherche les mots pour te décrire mieux cet amour, mais ils sont restés là-bas, les mots. Quelque part à Plotschad Revolutsii. Quelque part au GITIS. Quelque part au Gogol Center. Quelque part auprès des belles âmes.

Les mots sont là-bas. Alors j'attends la prochaine fois oui ma prochaine fois dans le cœur de la machine. Ce qui est sûr, inévitable, c'est que j'ai maintenant des choses à écrire. Comment on dit merci, merci infiniment en russe ? Je sais pas encore, mais je sais qu'en français, pour remercier les gens que j'aime, j'ai toujours fait ça : écrire.

Ce qui est dit, est dit, des mots pour Moscou. Je laisse aux autres le tour du monde, à la prochaine, Russie !

ПАКА ЛУКА, МОЙ ДРУГ

À bientôt, à vite Lucas, mon ami, merci de m'avoir écoutée.

Haïla.